

Le Sens de l'Histoire

Dimanche 18 février 1996

Emission de Jean Luc Hees, diffusée sur la 5^{ème}

Trois extraits de témoignages du reportage intitulé « Les tondues de la Libération »

LYON (Rhône)

Michel Daëron : Monsieur De Souzy, il y a cinquante ans, vous avez participé à la libération de Lyon en tant qu'adjudant des FFI. Est-ce que vous vous souvenez de cette journée ?

Monsieur De Souzy : Oh je m'en souviens d'autant mieux que, à la suite du défilé des FFI, j'ai du avoir mon après-midi de libre ! J'étais avec un camarade et j'aperçois un bal populaire. Je me suis dit qu'on allait y prendre un pot et je vois une espèce d'escogriffe qui avait le brassard FFI, mitraillette et air martial et un peu voyou aussi qui tire sur une chaîne et qui fait sortir d'un énorme tonneau qui était couché une femme à poil, une femme nue, tondue avec une magnifique croix gammée dégoulinante de goudron sur le crâne. Elle avait une chaîne autour du cou, il tire sur la chaîne. Presque tous les gens trouvaient ça drôle. Ils lui ont fait faire le tour d'une piste à quatre pattes, ils l'ont fait aboyer. C'était devenu un mannequin. Elle a fait « Ouah Ouah », comme ça, quand on l'a fait aboyer. Au moment où elle rentrait, je m'excuse de ce détail, mais quelqu'un lui a fourré une pipe dans le derrière. Voilà. Je dois dire que c'est un souvenir parmi bien d'autres que j'ai conservés comme quelque chose d'écœurant.

* *
*

BETHUNE (Pas de Calais)

Lucienne Mayeux : Ici, il y avait une mine jadis, une mine de charbon avec beaucoup d'activité, travaillant matin, midi, soir, sans arrêt. Ce que vous voyez derrière, ce sont les terrils des mines de charbon, charbon non consommable. Et c'est ici qu'a commencé la grève des mineurs, grève pour empêcher les mineurs de donner du rendement aux Allemands. On avait fait une grande banderole, sur la droite : « Grève des mineurs ! A bas l'invasion ». Enfin, c'est comme ça qu'on s'est trouvé coincé avec les Allemands.

Michel Daëron : C'était en quelle année ?

Lucienne Mayeux : En 40. J'avais 20 ans, j'étais jeune à ce moment là.

Michel Daëron : Et qui dirigeait cette grève ?

Lucienne Mayeux : Ma propre mère et moi et quatre femmes. Suite aux grèves, il y a eu des répressions sévères telles, que j'ai dû m'enfuir vers Béthune. C'était le café de mon amie Maria où j'étais serveuse. C'est bien loin tout ça. Là, la fenêtre avec la table ronde, la porte d'entrée, la porte du jardin... Et c'est là qu'on entreposait les armes. Il y avait toujours beaucoup d'Allemands, on dansait bien sûr avec eux, on buvait le coup, c'était la seule solution possible pour avoir des renseignements. J'étais non seulement serveuse mais résistante et mon nom était Laura et mon numéro 2092. J'ai débuté par donner des messages et ensuite ça a été le transport d'armes jusqu'ici où on venait le déposer en attendant qu'on vienne le retirer. Comme nous bavardions beaucoup avec les Allemands, bien sûr, on a pu penser tout ce qu'on voulait. Le jour de la libération, un groupe de résistants s'est bloqué ici au milieu, il y a eu des femmes rasées. La foule a crié, parmi eux « Elles aussi », en nous désignant, moi et Maria. Heureusement pour moi et mon amie, il y avait le chef des résistants qui était là. Je lui ai fait signe et il a dit : « Non, non, pas elles ». Et voilà, ça me rappelle de mauvais souvenirs !

Michel Daëron : Qui est-ce qui vous désignait pour être tondues ?

Lucienne Mayeux : Le peuple qui entourait ; les curieux, ça sort, en principe. Il y a eu les FFI de dernière heure, les résistants de dernière heure. Parce que le vrai résistant, comme moi et tous mes camarades, jamais on n'aurait eu l'idée d'aller raser une femme ! Pourquoi faire ? C'est idiot, ça n'avance à rien. Je trouve ça ridicule parce que même si elles avaient couché avec un Allemand, elle ne donnait pas les résistants pour ça. Il y en a d'autres qui ne dormaient pas avec les Allemands et qui, malgré tout, allaient nous vendre à la Gestapo. Moi-même j'ai fait trois fois de la prison. Par qui j'ai été dénoncée ? C'est pas par le Saint Esprit, c'est par quelqu'un.

Michel Daëron : Si vous aviez été tondues ?

Lucienne Mayeux : J'en aurais fait, du foin. Parce que je vous assure que je ne me serais pas laissé faire, j'aurais porté ça en justice. Parce que du fait que j'étais résistante, j'ai tout mon casier là-bas en prison, j'ai passé au tribunal de Béthune... Alors ils auraient pu marcher avec tout ça, c'est certain ! Ils l'auraient payé cher, eux aussi. Après donc avoir failli être tondues, je suis partie avec les résistants dans un camion et nous sommes arrivés à la mairie. La foule nous a ovationnés, bien entendu. Et qui je vois parmi la foule, mon mari, avec un brassard de FFI et une mitraillette. Lui, par qui j'étais battue pour avoir fait de la résistance. Le voir là avec le brassard et la mitraillette, ça me dépasse. Ça m'a dépassé et ça me dépasse encore.

Michel Daëron : Mais comment s'était-il procuré ce brassard et cette arme ?

Lucienne Mayeux : Certainement comme beaucoup, avec deux francs il avait un brassard. J'en ai connu qui ont dit : « 2 francs par brassard ». On m'en a même offert, des brassards mais je n'en ai pas voulu. Pour quoi faire ? Après la libération, j'ai

préféré quitter mon mari et m'installer à Paris pour refaire une nouvelle vie, parce que j'étais écœurée. Et au bout de cinquante ans, je suis toujours écœurée.

* *
*

Dominique Bichon : Voilà, c'est ce qui s'est passé à peu près.

Michel Daëron : Monsieur Bichon, pourquoi cette femme n'est pas là, aujourd'hui ?

Dominique Bichon : Cette femme est venue en cachette, durant un an, à l'insu de son mari et de sa famille. Elle est venue me voir pour me raconter cette douleur d'avoir été tondu à la libération.

Michel Daëron : Est-ce qu'il y a beaucoup de femmes qui sont dans son cas ?

Dominique Bichon : Oui, beaucoup de femmes. J'en ai rencontré 38 durant une enquête que j'ai menée pendant deux ans dans toute la région.

Michel Daëron : Pour vous, psychanalyste, quel est le plus grand dommage qu'aient subies ces femmes ?

Dominique Bichon : Elles sont surtout très seules, isolées complètement et réfugiées dans le souvenir, dans l'unique souvenir et dans l'obsession de ce souvenir là comme s'il fallait absolument le dévoiler à un moment donné et en même dans l'impossibilité de le raconter même à leurs enfants. Elles approchent de la mort, ces femmes. Donc elles ne peuvent plus se libérer de ce secret là. Elles ne savent plus à qui dire, en fait, ce secret. Et c'est ça qui est très difficile à porter. C'est partir, mourir avec un secret qu'on croit unique et, pourtant, qui est partagé collectivement.

Michel Daëron : Pourquoi ce sujet est-il tabou ? Pourquoi on n'en parle pas ?

Dominique Bichon : Pourquoi on n'en parle pas... Peut-être justement parce que ça éveille, chez les femmes comme chez les hommes un tabou énorme qui est, effectivement, la victoire, la libération, l'arrivée des Américains, des Anglais, de tous ceux qui sont venus libérer la France et, en même temps dans cette joie, il y a eu cette fracture, cette horreur qui s'est produite sur les femmes et surtout à la tête des femmes. On attaque la féminité, on attaque aussi la période où ces femmes ont eu une responsabilité. J'ai rencontré des femmes qui avaient été tondues qui étaient directrices d'école, qui étaient donc des intellectuelles et qui commençaient à s'émanciper, à avoir un discours des femmes par rapport à des discours d'hommes. Et je crois que toute cette rivalité là est ressortie et les hommes se sont vengés, je dirais, sur les femmes qui souhaitaient effectivement avoir leur place dans notre culture et dans notre société.

Michel Daëron : Et il y avait souvent du public ?

Dominique Bichon : Je crois que le public était pris dans un phénomène de carnaval, de fête, de collectif et je crois que personne ne contrôlait quoi que ce soit. Aussi bien ceux qui étaient du côté de la tonte, aussi bien des femmes, mais aussi bien du public qui était fasciné par ce qui allait se passer sur la place publique, justement.

Michel Daëron : Vous êtes devenu un des seuls professionnels qui ait rassemblé les témoignages de tant de femmes tondues ? Pourquoi vous intéressez-vous tant à elles ?

Dominique Bichon : Je me suis intéressé à elles parce que dans mon histoire parce que ma grand-mère a été tondues et que ça a été un moment très difficile lorsqu'on me l'a raconté, lorsqu'on m'a dit : « Ta grand-mère a été tondues ».